

Introduction

« Il est trois images de l'homme que notre époque a érigées l'une après l'autre et où les mortels puiseront sans doute longtemps encore l'impulsion capable de transfigurer leur propre vie : l'homme de Rousseau, l'homme de Goethe et pour finir l'homme de Schopenhauer. »

Nietzsche

Éléments de biographie

Arthur Schopenhauer naît le 22 février 1788 à Dantzig (actuellement Gdańsk, en Pologne). Sa mère, Johanna, née Trosiener, fille d'un magistrat municipal, a 19 ans. À la suite d'une déception amoureuse, elle a accepté d'épouser Henri Floris Schopenhauer, un riche négociant qui en a 38. Arthur aura une sœur, Adèle, née en 1797. Très tôt, Floris destine son fils à reprendre l'entreprise familiale. À cette fin, le jeune Schopenhauer passe une partie de son adolescence à l'étranger à apprendre les langues étrangères. Il séjourne ainsi deux ans, au Havre, de 1797 à 1799, où il vit « les temps les plus heureux de [son] enfance » (*Correspondance*, 63).

De retour en Allemagne, il commence une formation commerciale à Hambourg. Mais ces études lui pèsent et, à l'âge de 15 ans, il fait part à son père de son désir d'embrasser une carrière de savant, ce qui implique qu'il reprenne des études classiques. Son père, aux yeux de qui « la qualité de savant était inséparablement liée à la pauvreté », cherche par la ruse à le faire dévier de cette idée. Il lui propose alors le marché suivant : sachant son fils « fort avide de voir le monde », il lui annonce qu'au printemps suivant, il entreprendra avec sa mère un long voyage à travers l'Europe. S'il le souhaite, Arthur pourra les accompagner mais à la condition qu'il lui promette de reprendre ensuite ses études de commerce. En revanche, s'il tient au projet de sa carrière de savant, il devra rester à Hambourg pour apprendre le latin... Sans surprise, Schopenhauer opte pour le voyage et pendant deux années, il visite en compagnie de ses parents la Hollande, l'Angleterre puis la France : Paris, Bordeaux, Toulon, Marseille. Enfin, la Suisse, la Bavière, l'Autriche. De ce périple il reste un beau journal de voyage : sur les conseils de ses parents, l'adolescent consigne, souvent avec à-propos, aussi bien l'accessoire – la qualité des auberges ou des hôtels où ils descendent – que les événements qui le frappent par leur caractère extraordinaire : à Londres, c'est l'horreur que lui inspire le spectacle d'une exécution par pendaison, à Toulon, la visite du bagne ou encore à Lausanne ou au bord du lac d'Annecy, le plaisir pris à la contemplation des paysages alpins...

Au retour du voyage, début 1805, le jeune Schopenhauer, conformément à sa promesse, reprend à Hambourg les études de commerce qu'il a pourtant en aversion : « Jamais il n'y eut plus mauvais commis que moi. Toute ma nature répugnait à ces affaires » (*Corr.*, 65). Le 20 avril 1806, son père se tue en tombant dans le canal qui borde la maison. On pense à un suicide, en raison du tempérament mélancolique de Floris. Le jeune Schopenhauer, très affecté par la mort d'un père qu'il admirait, est bientôt partagé entre la promesse qu'il lui a faite d'embrasser une carrière commerciale et le désir vif et persistant de reprendre ses études classiques. Il s'en ouvre bientôt à sa mère qui vient de vendre l'affaire de son mari et qui s'est installée à Weimar où elle mène enfin mener la vie mondaine à laquelle elle aspirait. Johanna entend son dilemme et, sur le conseil avisé d'un ami, l'encourage à étudier, si tel est son vœu, le mettant cependant en garde contre toute décision insuffisamment mûrie. En 1807, Schopenhauer abandonne le commerce et entre au Gymnase de Gotha. Malheureusement, sa méconnaissance des langues anciennes ne lui permet que de suivre les cours en langue allemande. Convaincu que le jeune homme a devant lui un « avenir brillant et glorieux », le directeur du Gymnase lui donne des leçons particulières de latin, grâce auxquelles Schopenhauer fait de rapides progrès. Mais, un professeur ayant raillé, dans un journal, les cours en allemand de la classe dont fait partie Schopenhauer, celui-ci se moque joyeusement en public des propos du professeur et est renvoyé de l'école sur-le-champ, six mois seulement après y être entré. Schopenhauer

intègre alors le Gymnase de Weimar. Les langues anciennes l'accaparent : il lit avec avidité les grands auteurs de l'Antiquité : Tacite, Horace, Lucrèce, Hérodote ou Apulée.

En deux ans, Schopenhauer atteint le niveau requis pour entrer à l'Université. En 1809, il s'inscrit en médecine à l'université de Göttingen. Au bout de six mois, il choisit d'étudier la philosophie tout en continuant de se passionner pour l'astronomie, la physiologie et l'anatomie comparée, la physique et la chimie. En 1811, il déménage à Berlin et suit les cours de Schleiermacher et de Fichte. Au printemps 1813, « l'issue incertaine de la bataille de Lützen » le chasse de Berlin. Il trouve à Rudolstadt une retraite paisible, « heureux, dans cette vallée entourée de tous côtés par des collines boisées, de n'avoir pas à rencontrer de soldats ni à entendre de tambours durant tout cet été guerrier ». Ainsi, entre juin et septembre 1813, il rédige sa thèse de doctorat qu'il présente l'année suivante. En 1814, il obtient ainsi le grade universitaire de docteur avec *De la Quadruple racine du principe de raison suffisante*. Ce brillant premier ouvrage constitue le socle de sa philosophie. À la suite de ses entretiens avec Goethe qui fréquente le salon de sa mère, il écrit la même année un petit traité sur la perception intitulé *De la Vision et des couleurs*, publié en 1816.

Schopenhauer s'établit bientôt à Dresde. C'est là qu'il compose, de 1814 à 1818, *Le Monde comme volonté et comme représentation* en lequel il voit clairement son grand œuvre : c'est le « fruit de mon existence », écrit-il le 28 mars 1818 à son futur éditeur Brockhaus : « le livre que, au prix d'un grand labeur,

j'ai rendu accessible à la compréhension des autres sera, selon ma ferme conviction, un de ceux qui deviendront la source et l'occasion de cent autres livres ».

Fin septembre 1818, Schopenhauer confie l'ouvrage aux soins de son éditeur et quitte Dresde pour un long voyage en Italie : il visite Venise, Florence, Rome, où il séjourne quatre mois, se « délectant de la contemplation des monuments de l'antiquité, tout comme des œuvres d'art modernes » (*Corr.*, 71) ; il voit Naples, voue son admiration à Pompéi, Herculanium, Baïes et Cumes. À Pastinum, « en regardant l'antique et magnifique temple de la ville de Poséidon, resté intact durant vingt-cinq siècles, je pensai avec un frisson d'effroi respectueux que je me trouvais sur le sol qui fut peut-être foulé par les semelles de Platon ». Au début de l'année 1819 paraît enfin chez Friedrich Arnold Brockhaus, à Leipzig, *Le Monde comme volonté et comme représentation*. En août, la nouvelle de la faillite de l'entreprise dans laquelle il a placé son héritage le conduit à rentrer précipitamment en Allemagne. Dans une situation financière incertaine, il décide de postuler pour un poste de professeur à la prestigieuse université de Berlin. Ses cours sont un échec, en raison notamment de son obstination à donner ses leçons aux heures où Hegel, qui occupe une chaire au sein de la prestigieuse université, donne son cours principal ! Au bout d'un semestre, faute d'auditeurs, Schopenhauer abandonne son enseignement.

Ne supportant plus Berlin, « la vie que j'y mène est chère et mauvaise, et je n'aime pas du tout cette ville » (*Corr.*, 106), et ses affaires financières s'étant

arrangées, il repart au mois de mai 1822 en Italie. Milan, Gênes, Florence enfin où il passe neuf mois des plus heureux, étudiant « avec zèle les œuvres d'art florentin, et le peuple italien [qui] m'a fourni matière à observation » (*Corr.*, 119). Mais de retour par Munich, à l'automne 1823, il tombe gravement malade.

Rétabli, il séjourne quelques mois à Dresde, puis retourne à Berlin. À la fin de l'année 1826, il fait une seconde tentative infructueuse d'enseignement à l'université. Il consacre alors l'essentiel de son temps à des traductions diverses, notamment *L'Oracula manual y arte de prudencia* de Baltazar Gracián et se propose, en vain, auprès de nombreux éditeurs, de traduire des œuvres de David Hume et de Giordano Bruno. Une épidémie de choléra l'incite en 1831 à quitter Berlin pour Francfort-sur-le-Main où il se fixe définitivement, tirant ses revenus des dividendes de sa part de l'héritage paternel.

Schopenhauer mène à présent une vie de solitaire, partagée entre l'écriture, la musique – il joue de la flûte et fréquente les salles de concert – et de longues promenades en compagnie de son chien. En raison de l'insuccès du *Monde*, il se résout à publier en 1836 sous le titre *De la Volonté dans la nature* quelques suppléments : il les présente comme des « attestations » scientifiques de sa théorie de la volonté. L'ouvrage n'a guère de succès.

La Société royale de Norvège met au concours, au mois d'avril 1837, la question suivante : « Le libre arbitre peut-il être démontré par le témoignage de la conscience de soi ? » Schopenhauer se porte candidat. La Société Royale reçoit favorablement

son mémoire intitulé *De la liberté de la volonté* (généralement connu en français sous le titre d'*Essai sur le libre arbitre*) et lui décerne le prix.

En 1839, c'est au tour de la Société Royale du Danemark de proposer au concours une question sur le fondement de la moralité. Schopenhauer y répond par son mémoire intitulé *Le Fondement de la morale*. Mais à la différence du premier mémoire sur la liberté, celui-là n'est pas couronné. Schopenhauer réunit cependant en 1841 les deux mémoires sous le titre commun *Les Deux problèmes fondamentaux de l'éthique*. Trois ans plus tard, il publie une deuxième édition du *Monde comme volonté et comme représentation*, augmentée de six cents pages de suppléments.

Après la mort de sa sœur Adèle, en 1849, Schopenhauer consacre son temps à la rédaction de ses *Parerga et Paralipomena*, ensemble composite d'essais qui reprennent et développent les points centraux de sa doctrine. Publié en 1851, cet ouvrage, destiné à un large public, lui apporte enfin la renommée. Deux ans plus tard, à la suite de la publication en Angleterre d'un article intitulé « *Iconoclasm in German Philosophy* », on se presse pour rencontrer le philosophe, ce qui amuse Schopenhauer : « La comédie de ma célébrité commence ; que faire là avec ma tête grise ? » Bientôt, sa philosophie est enseignée, à Berlin et à Iéna, les éditeurs le courtisent pour de nouvelles rééditions de ses œuvres ; on vient de Paris, de Moscou, d'Upsala pour le rencontrer.

Un an après avoir achevé la troisième édition du *Monde comme volonté et comme représentation*, Schopenhauer s'éteint paisiblement le 21 septembre 1860, à l'âge de 72 ans. Trois jours auparavant, se plaignant de sa santé chancelante, il disait à son médecin : « Ce serait fâcheux si je mourais maintenant : j'ai encore d'importantes additions à faire aux *Paralipomena*. »

Une « pensée unique »

« Ce qui est proposé ici au lecteur, écrit Schopenhauer dans la préface au *Monde*, c'est une pensée unique [...] Cette pensée est, selon moi, celle que depuis longtemps on recherche, et dont la recherche s'appelle la philosophie, celle que l'on considère, parmi ceux qui savent l'histoire, comme aussi introuvable que la pierre philosophale... » Cette pensée unique peut, d'emblée, être entendue en deux sens. D'une part, la philosophie de Schopenhauer est le produit du sacrifice d'une vie entière passée à clarifier et à développer une intuition première. À vrai dire, nul philosophe n'offre un tel exemple de cohérence et d'unité, dans sa vie comme dans son œuvre. D'ailleurs, Schopenhauer possède l'intégralité de sa philosophie dès la rédaction du *Monde comme volonté et comme représentation*, son grand œuvre auquel il travailla toute sa vie, lui ajoutant, au fil des éditions successives de nombreux suppléments : « L'importance que j'attache à mon travail est très grande : car je le considère, écrit-il à son éditeur en 1818, comme étant le fruit de mon existence. Car l'impression que le monde produit sur

un esprit individuel et la pensée par laquelle l'esprit, après avoir été formé, réagit à cette impression, est toujours là, présente et passée, après trente années : tout ce qui viendra après n'est que le développement et la variation de cette unique pensée. » On peut en effet considérer chacun de ses livres comme un nouvel éclaircissement des précédents. Par exemple, Schopenhauer présente son ouvrage intitulé *De la Volonté dans la nature* (1836) comme un ensemble de confirmations empiriques des vues concernant la biologie et exposées dix-sept ans plus tôt dans le *Monde*. De même, pour nous en tenir à ses deux mémoires, *Les deux problèmes fondamentaux de l'éthique*, ce sont des exposés détaillés des principes de son éthique tels que ses premiers lecteurs pouvaient en avoir la connaissance dès 1818.

D'autre part, la « pensée unique » désigne l'originalité d'une démarche : saisir en un *tout* ce qui nous apparaît sous la marque de la *pluralité*. La philosophie de Schopenhauer est la tentative de penser, comme une unité indissoluble, la réalité sous tous les angles par lesquels nous pouvons en faire l'expérience. Elle est ainsi tout à la fois une métaphysique, une esthétique et une éthique, ce qui doit être entendu comme autant de points de vue différents sous lesquels la réalité se donne et se comprend. Cela signifie qu'on ne peut dissocier l'un de ces points de vue des deux autres, sauf à rater le réel dans sa complexité. C'est pourquoi il faut toujours garder à l'esprit les principes unificateurs de cette démarche. Aussi, la philosophie de Schopenhauer n'est pas un empilement de thèses douées d'une autonomie propre mais bien une succession de *points de vue*,

qui sont comme le libre déploiement d'une intuition originare. – « Ma philosophie est comme Thèbes, écrit Schopenhauer dans sa préface aux *Deux problèmes fondamentaux de l'éthique*. Elle a cent portes. On peut y pénétrer de toutes parts et par chaque porte accéder au cœur même de la ville. » De fait, que l'on aborde sa philosophie par son éthique ou par sa métaphysique, celles-ci mènent à chaque fois au principe fondamental de la distinction de la *représentation* et de la *volonté*.

L'unité de la philosophie de Schopenhauer est ce qui en fait, à la fois, toute la richesse et toute la difficulté. Sous l'apparence d'un système, elle est en fait l'*interprétation* de l'essence du monde, interprétation forte et complexe qui autorise différents niveaux d'intelligibilité. Au fond, mieux qu'un système, la philosophie de Schopenhauer est une *Weltanschauung*, littéralement une « vision du monde », si on entend par là un regard circulaire et multiforme, porté sur l'existence humaine et s'interrogeant sur sa place dans l'ordre général de l'univers, animé du souci d'en rendre pleinement raison. C'est en ce sens que Schopenhauer est, selon la formule de Nietzsche, un *éducateur* : ne propose-t-il pas à notre propre regard de se réformer, de se corriger, à nos yeux de se dessiller, et d'apprendre à contempler enfin le monde tel qu'il est en lui-même ?

Comprenons bien : Schopenhauer n'entreprend pas d'expliquer à son lecteur les causes et les lois de tel ou tel phénomène particulier, à la manière d'un physicien, d'un biologiste ou d'un historien. L'expérience la plus profonde du monde n'est pas celle d'une multiplicité de réalités qui pourraient

être saisies les unes à part des autres, comme nous le montrent les sciences elles-mêmes dans leur diversité. Toute science particulière est comme un regard isolé porté sur un fragment de la réalité. Chaque science, par l'objet privilégié qu'elle délimite et selon la méthode particulière qu'elle construit, s'occupe toujours d'une réalité singulière sans tenir compte de toutes les autres. Ce qui est vrai ainsi pour le physicien n'a aucun sens pour l'historien, moins encore pour le moraliste.

Le philosophe nous convie, tout au contraire, à saisir la vie dans son caractère énigmatique et à en rendre compte dans son entier. Nous retrouvons avec Schopenhauer l'idéal de la philosophie comme « reine des sciences », idéal dont on trouve le principe, dans l'Antiquité, chez les premiers philosophes. Ce qu'elle s'efforce de mettre au jour n'est rien moins que l'*unité* même du monde à partir de ses multiples manifestations apparentes. « Il considéra, écrit Nietzsche, l'image de la vie comme un ensemble et l'interpréta comme un ensemble ». De fait, dans les dernières pages de ses Suppléments au *Monde*, Schopenhauer qualifie lui-même sa philosophie de « macranthropisme » : « on avait, dit-il, depuis les temps les plus reculés, proclamé l'homme un microcosme. J'ai renversé la proposition et montré dans le monde un macranthrope, puisque volonté et représentation épuisent l'essence de l'un comme de l'autre ».

Une triple influence : Kant, Platon, l'Inde

L'unité de sa philosophie est d'autant plus remarquable que la pensée de Schopenhauer est le fruit d'une rencontre improbable entre trois sources fort étrangères les unes aux autres.

La première grande influence que Schopenhauer se reconnaît explicitement est celle d'Emmanuel Kant (1724-1804). À l'époque où Schopenhauer découvre la philosophie, l'Europe est sous le charme du criticisme kantien. Infatigable travailleur, Kant n'a laissé de côté aucun sujet, allant jusqu'à affirmer qu'aucun problème philosophique ne saurait dans son œuvre rester sans solution. Pour s'en tenir à ses principaux ouvrages, on trouve dans sa *Critique de la raison pure* (1781) une remise en question radicale des prétentions indues de la métaphysique. Dans sa *Critique de la raison pratique* (1788), il donne au devoir moral une dignité philosophique de premier rang. Enfin, dans sa *Critique de la faculté de juger* (1790), il élabore une remarquable philosophie de l'art. On comprendrait sans peine que le jeune Schopenhauer pouvait, à bon droit, se sentir écrasé par le poids d'un tel devancier.

Pourtant, dès le commencement de sa vie philosophique, dès l'enseignement reçu à l'université de Göttingen, Schopenhauer fait bien vite la part entre le génie du maître et le manque de génie de ses affidés. C'est ainsi qu'il rejette dans une parenthèse définitivement refermée tout intermédiaire (Fichte, Jacobi et Hegel) entre Kant et lui : « L'on commence généralement à se persuader que la vraie, que la sérieuse philosophie en est encore où Kant l'a

laissée. En tout cas, je conteste qu'entre lui et moi, l'on ait fait en cette matière le moindre progrès. C'est pourquoi je me rattache directement à lui » (*Monde*, 521).

Le rapport à Kant est intéressant à plus d'un titre. Celui-ci apparaît tour à tour comme l'inspirateur et l'adversaire. Inspirateur pour ce que Schopenhauer estime lui devoir : les analyses de l'espace et du temps comme forme pures de l'expérience et la distinction fondamentale entre les phénomènes et la chose en soi. On retrouve encore, dans une certaine mesure, une certaine influence de Kant dans l'esthétique de Schopenhauer, notamment sur la question du génie ou le caractère désintéressé du beau. Mais la figure de Kant est celle de l'adversaire dès lors où la pensée se risque sur le terrain de l'éthique. Tant sur la question de la liberté que sur celle du fondement de la morale, la philosophie de Schopenhauer est en complète rupture avec l'héritage kantien.

Après l'« étonnant » Kant, le « divin » Platon constitue une influence majeure. De Platon, Schopenhauer retient principalement la théorie des Idées, qu'il comprend dans le cadre de sa propre pensée comme le modèle le plus haut des manifestations sensibles de la volonté, essence du monde. Ces Idées permettent ainsi de désigner à la fois les *objectités* les plus élevées de la volonté, c'est-à-dire les formes absolues que la connaissance peut acquérir des réalités du monde, ainsi que celles que l'art a pour tâche de reproduire. La théorie des Idées réalise ainsi un pont entre les représentations paradigmatiques du vouloir-vivre et la connaissance pure dévolue à l'expérience esthétique.

La fréquentation du salon mondain de sa mère à Weimar conduit enfin Schopenhauer à faire la connaissance de Meier, un orientaliste en vue qui l'initie aux textes sacrés de l'Inde. Il découvre ainsi les *Upanishads* dans la traduction d'Anquetil-Duperron. Cette découverte est décisive : « Selon moi l'influence de la littérature sanscrite sur notre temps ne sera pas moins profonde que ne le fut au XV^e siècle la renaissance des lettres grecques » (*Monde*, 5). De cette pensée orientale, Schopenhauer tire quelques-uns des traits saillants de sa métaphysique. Le voile de *Maya* des hindous tout d'abord, qui désigne comme une illusion toute réalité individuelle. On retrouve également çà-et-là, dans son texte, la mention du *nirwana*, l'extinction des désirs, que Schopenhauer entend comme un état libre de toute douleur et de toute souffrance, béatitude réalisée par la négation du vouloir-vivre. Enfin, l'abolition des distinctions entre les choses et les êtres conduit à la reconnaissance de l'identité de toute réalité avec l'âme même du monde, ce qu'exprimerait la formule védique « *Tat twam asi* » (« Tu es ceci »). Dans le point de vue éthique, la pitié en est l'accomplissement.

À vrai dire, si Schopenhauer s'est en effet passionné pour les pensées orientales, il nous paraît que c'est dans la mesure où celles-ci lui semblaient, sur certains points, rejoindre sa propre philosophie. Les nombreuses références qu'il fait aux principes hindouistes ou bouddhistes, le sont généralement à l'occasion de la réédition du *Monde*, en 1844 et 1859, et dans l'œuvre tardive que sont les *Parerga et Paralipomena*, en 1851. Elles sont généralement

présentées comme des modes de « confirmation » allégoriques, des métaphores exotiques, de sa propre pensée ou des modes de justifications de certaines de ses critiques acerbes à l'égard du judaïsme ou du christianisme protestant.

Ceci étant, cette triple influence ou filiation est d'une grande fécondité. La philosophie schopenhauerienne tient ainsi, dans cette appropriation de concepts aux origines si diverses, ce qui lui confère sa si remarquable originalité. Mais c'est évidemment dans la mesure où ces apports servent à la formulation de sa propre pensée que Schopenhauer les reprend à son compte. La liberté avec laquelle il fait siens ces concepts définit là encore un idéal de la réflexion philosophique. Quand on entreprend de philosopher, on peut bien avoir des maîtres – entendons des initiateurs – et se reconnaître ainsi des proximités mais on ne doit pas s'y enchaîner. Le but de toute philosophie est la recherche de la vérité, non la fidélité à une école ou à une doctrine. Schopenhauer reste kantien, platonicien ou « bouddhiste » autant que cela sert ses propres vues : c'est une philosophie nouvelle qu'il met au jour, et la reconnaissance sincère de ses dettes vaut dès lors comme solde de tout compte.

Une vue d'ensemble

La philosophie de Schopenhauer étant l'expression d'une « pensée unique », elle possède une incontestable unité. Comme nous l'avons déjà dit, quel que soit l'ouvrage par lequel on entreprend de se familiariser avec sa pensée, on doit à tout moment

pouvoir rattacher son détail aux principes généraux qui la constituent. Ainsi, pour une plus grande commodité, il nous semble judicieux de proposer au lecteur un panorama, une vue d'ensemble de cette philosophie en lui présentant rapidement les étapes que nous allons suivre dans cet ouvrage. Il va de soi que sous cette forme dense et ramassée, la chose est délicate à entendre pleinement, mais elle permettra de montrer l'unité du système et de fixer le fil de la réflexion que nous suivrons tout au long de ce livre.

En préambule, surtout dans une pensée si ample, nous nous attachons à souligner le rôle singulier que Schopenhauer assigne à sa philosophie : dépassant dans un même mouvement la science et la religion, sa philosophie est une métaphysique dont l'objet n'est autre que le monde lui-même dans sa totalité.

La première étape porte sur les fondements théoriques de ce système *métaphysique*. Celui-ci est construit sur une « reprise » très personnelle et très libre de la philosophie de Kant dont Schopenhauer retient pour l'essentiel l'esthétique transcendantale exposée dans la *Critique de la raison pure*. L'établissement du Principe de raison – constitué des formes pures de l'expérience que sont l'espace et le temps auxquelles Schopenhauer ajoute le principe de causalité – forme le socle de la théorie de la représentation, autant intuitive (perception) qu'abstraite (formation des concepts de la connaissance). Tel est le premier point de vue qui permet à Schopenhauer de déterminer les règles de toute expérience sensible et intellectuelle.

Le second point de vue est celui de la découverte de l'essence même du monde que nous saisissons, dans notre expérience la plus intime des choses, et que Schopenhauer nomme la volonté. Celle-ci désigne l'idée d'un « vouloir-vivre » aveugle et incessant qui agit en toute chose, depuis les éléments constitutifs de la matière jusqu'à la conduite des hommes, en passant par les plantes et les animaux. La volonté constitue ainsi le fond même de toute réalité. Elle correspond chez Schopenhauer à ce que Kant désignait sous le concept de « chose en soi », mais à la différence de Kant qui voyait dans la chose en soi la seule réalité qui soit inconnaissable, étant en dehors de toute expérience, Schopenhauer entend mettre en évidence qu'elle est tout au contraire ce qui nous est le plus immédiatement *connu*. D'une part, sous les multiples formes – la matière inerte, les plantes, les animaux et les hommes – qu'elle emprunte en vertu du principe de raison et qui désignent les différents degrés de son objectivation par le processus de la représentation ; d'autre part, de façon tout immédiate, en nous-mêmes puisque, comme tous les êtres du monde, nous sommes une expression particulière de cette entité métaphysique.

La découverte de la volonté comme principe du monde a pour conséquence de révéler le monde dans son absurdité même, ce qui justifie l'approche pessimiste à laquelle on associe communément Schopenhauer. Souffrance et ennui sont ainsi les deux pôles, nous le verrons, qui définissent le fond tragique de l'existence humaine.

La deuxième grande étape de la pensée schopenhauerienne compose la théorie *esthétique*. Le monde étant voué à une insupportable vanité et à un cortège incessant de souffrances, l'art apparaît comme une consolation provisoire. La théorie du génie met ainsi en évidence la possibilité d'une suspension de la volonté par la connaissance pure que constitue l'art : le monde apparaît, dans la création artistique, par-delà toute douleur, à travers les objectivations les plus hautes que sont les Idées esthétiques, que Schopenhauer reconnaît emprunter à Platon. Suit une théorie qui organise les différents arts selon le degré d'élévation de la connaissance qu'ils permettent, depuis l'architecture jusqu'à la poésie tragique. La musique est l'objet d'un classement à part : elle transcende toute hiérarchie des arts, car elle est, selon Schopenhauer, le « miroir » de la volonté elle-même.

La troisième et dernière étape du système est le moment *éthique*. D'une part, une des conséquences de la métaphysique et du principe de raison conduit Schopenhauer à affirmer le caractère tout illusoire du libre arbitre. Faute de liberté dans l'ordre des phénomènes, la morale de Schopenhauer ne pourra donc être prescriptive mais seulement descriptive, se fixant comme tâche de révéler, sous le concept de *caractère* la forme phénoménale que la volonté emprunte quand elle se donne sous le masque de l'individu. C'est pourquoi Schopenhauer reconnaît dans le sentiment de la pitié la source de tout amour véritable – le dévoilement de l'identité foncière de tout phénomène –, le ressort moral fondamental qui réalise non plus la *suspension* – comme dans

l'art – mais la *négation* du « vouloir-vivre » lui-même dont l'expression la plus générale est l'égoïsme forcené. L'expression d'un tel amour est le pas décisif qui conduit à la délivrance du vouloir-vivre, l'ordre de la grâce et de l'abnégation véritable. On reconnaît dans cette idée de délivrance l'influence déterminante des philosophies de l'Inde.